

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 67 (1928)
Heft: 20

Artikel: Collecte en faveur d'une victime des collectes : (1835)
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-221832>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 11.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ajoute qu'elle fait beaucoup plus de visites que le pasteur.

Pour elle, indifférente à l'opinion des gens de son village, elle poursuit sa tâche avec un dévouement inlassable. Son champ d'activité s'étend bien au-delà des limites du territoire communal. Maintenant, elle rayonne dans toute la contrée. Elle pénètre dans les milieux les plus divers et ne craint pas les rebuffades. Il lui arrive même de les rechercher, sachant bien que tout cela lui sera compté un jour.

Plus elle distribue de traités religieux, plus elle en reçoit. C'est par ballots entiers qu'ils arrivent à son domicile. Elle s'en empare avec des mains avides et des yeux brillants. Pour feuilleter, pour lire ses brochures, elle a les gestes et les attitudes d'une fille romanesque recevant son premier message d'amour. Sa lecture achevée, elle met de l'ordre dans ses paperasses, fait des classements suivant les goûts de ses lecteurs et remplit sa sacoche pour une première distribution. Ensuite, tel un voyageur de commerce qui va, de maison en maison, vanter sa marchandise, elle présente ses « bonnes feuilles » avec simplicité, avec chaleur, avec bonté.

Son activité est si grande dans toute la contrée que le syndic a refusé de créer une bibliothèque communale, jugeant que ses administrés recevaient suffisamment de littérature à domicile.

Or dernièrement, Mademoiselle Eugénie a eu une petite aventure qui lui a causé une certaine émotion.

Figurez-vous qu'au cours d'une de ses tournées, elle fut prise, au retour, d'un malaise qui l'obligea à s'asseoir au bord de la route. Le soleil venait de disparaître derrière la montagne et un vent froid soufflait avec violence. Enveloppée dans son éternel châle de tricot noir, la tête penchée en avant, les coudes aux genoux, elle restait immobile. Soudain le bruit d'un moteur l'obligea à lever les yeux. Elle vit venir une belle automobile montée par deux jeunes messieurs. Elle pensa : « Voilà bien les jeunes gens d'aujourd'hui ; ils passent leur temps à se promener au lieu d'avoir une occupation sérieuse. » L'auto s'arrêta. L'un des voyageurs descendit et invita Mademoiselle Eugénie à prendre place. Toute heureuse de l'occasion qui lui était offerte de rentrer chez elle avant la pluie, elle remercia, dans son cœur, la Providence d'avoir mis sur son chemin des jeunes gens aussi aimables. Elle s'installa confortablement et la voiture partit à vive allure. Mademoiselle Eugénie regardait tantôt le paysage qui fuyait sous ses yeux, tantôt ses compagnons de route qui riaient en fumant des cigarettes.

Brusquement, un doute la saisit. Toutes ses lectures quotidiennes où il n'était question que de jeunes filles enlevées en plein jour par des bandits vêtus comme des « gentleman » et de braves femmes disparaissant sans plus laisser de trace. Et, l'imagination aidant, elle se vit, elle, l'honnête Mademoiselle Eugénie, enlevée à son tour et subissant d'ignobles outrages.

— Messieurs, messieurs, s'écria-t-elle, au comble de l'épouvante, dites-moi, vous... vous ne faites pas la traite des blanches au moins ?

Un éclat de rire fut la seule réponse qu'elle obtint, un éclat de rire qu'elle ne tient pas à entendre deux fois !

Depuis ce jour-là, Mademoiselle Eugénie a juré de ne plus jamais monter dans une automobile inconnue.

Jean des Sapins.

Malice enfantine. — Le papa de Bobby donne à son petit garçon vingt centimes pour le récompenser de sa bonne conduite à l'école.

Le lendemain : Papa, veux-tu me donner vingt centimes ?

Le papa : Certainement, mon petit, mais qu'as-tu fait de ceux que je t'ai donnés hier ?

Bobby : Je les ai donnés à un vieillard !

Le papa : Tu as bon cœur, mon enfant, voici cinquante centimes !

Quelques jours plus tard.

Bobby : Papa, veux-tu me donner encore vingt centimes pour le vieil homme ?

Le papa : Mais où est-il ce vieil homme, j'irai le trouver ?

Bobby : Au coin de la rue... il vend du nougat !...

HYMNE AU PRINTEMPS

O vous, dont on entend toujours
Avec bonheur les vocalises,
Petits oiseaux, chantez les brises
Du gai printemps aux frais atours !
Célébrez la douce harmonie
Et la beauté, et la splendeur
Des prés, des champs, des bois en fleurs !
Entonnez tous la symphonie
Du printemps, du printemps vainqueur !

Et vous, rivières et ruisseaux
Qui poursuivez vos causeries
Dans les taillis et les prairies,
Parmi les herbes, les roseaux !
Célébrez avec allégresse
Le beau soleil dont la chaleur
Donne à la terre sa vigueur !
Qu'un clapotis chante sans cesse
Le printemps, le printemps vainqueur !

Et nous, à ces concerts touchants,
Mêlons nos voix harmonieuses !
Retentissez, chansons joyeuses,
Pour faire escorte au doux printemps !
Admirez cette féerie,
De nos vallons brodés de fleurs,
De notre lac aux flots jaseurs !
Célébrons tous, l'âme attendrie,
Le printemps, le printemps vainqueur !

Mmc Chatelean-Roulet.

UN SPÉCIALISTE EN BRIC-A-BRAC

DANIEL avait la riposte prompte et fine comme beaucoup de bons Vaudois. Cette faculté lui fut précieuse en affaires et le mot pour rire, qu'il savait placer au bon moment, lui facilitait souvent la conclusion d'un marché. J'oubliais de dire que Daniel, quoique ayant été élevé à la campagne, s'était lancé dans le commerce où il trouvait, mieux qu'aux champs, un terrain propice à l'exercice de ses dispositions natives. Né sous le signe de Mercure, diraient les astrologues, il avait la passion du négocié et il ne lui manquait, pour faire fortune, que l'esprit de suite et le goût de l'économie ; malheureusement, s'il possédait au plus haut degré le don du « maquignonnage », ces deux qualités lui faisaient complètement défaut. N'eût été son manque de scrupules, notre homme eût fait un brillant commis-voyager. Mais voilà, il ne s'embarrassait pas non plus, de principes et vantait, avec une égale persuasion et une invariable éloquence, la bonne et la mauvaise marchandise.

Daniel vendit de tout : des engrais, des tourteaux, des sonnaïles, des parapluies et des réveil-matin. Il fut, ainsi qu'il le dit lui-même, « spécialiste en bric-à-brac » !

Ses bons mots sont encore souvent cités.

On raconte, entr'autres, qu'ayant vendu une fois au forgeron du village de B. un coucou de la Forêt-Noire garanti en parfait état de marche, il s'était attiré d'amers reproches de son client lequel se plaignait de ce que le coucou ne chantait pas. Comme cela se passait à la Noël, Daniel eut tôt fait de trouver une échappatoire.

— Avez-vous jamais vu, Jérémie, lui répondit-il avec un aplomb déconcertant, un coucou qui chante en hiver ?

Une autre fois, c'était un rasoir de sûreté dont il disait monts et merveilles et au sujet duquel le syndic de P., qui en avait fait l'acquisition, émettait de vives critiques.

— On a beau savonner, la lame ne coupe pas et les poils de la barbe plient sous le fil ! expliquait-il.

Et l'imperturbable Daniel de répondre :

— Un conseil, syndic et ça ira tout seul : mettez tremper la tête la veille... !

Pour finir, cette anecdote :

Un quidam avait amené sur un pré de foire du Gros de Vaud un baudet maigre et vieux qu'il s'évertuait, sans y réussir, à faire trotter devant les amateurs. Ce que voyant, le rusé Daniel s'approcha de la bête et, adroitement, sans que nul n'y prit garde, lui glissa dans l'oreille son bout de cigare. Sous l'effet de la brûlure, Maître Aliboron s'emballa et rue, bousculant son propriétaire.

— Que lui avez-vous dit à l'oreille ? interroge un spectateur qui avait remarqué le manège.

— Je lui ai dit qu'il y avait une mise de foire à Echallens ! répliqua le loustic.

A. Mex.

COLLECTE EN FAVEUR D'UNE VICTIME DES COLLECTES (1835).

Cette boutade, écrite par le spirituel écrivain genevois Petit-Senn, est encore de notre temps. Il semble que plus ça change, plus c'est la même chose. Les collectes sont donc une épidémie de tous les temps. Que dirait-il maintenant ? Sa langue s'allongerait d'une façon si démesurée que les hommes du « Conteur » n'y pourraient suffire.

DEPUIS quelque temps les appels à la bienfaisance publique se sont tellement multipliés, qu'un vertueux philanthrope, désespérant de ne pouvoir y répondre encore, a formulé la circulaire suivante, plus particulièrement adressée à nos gros capitalistes et à nos plus riches banquiers.

Messieurs,

Je suis ce qu'on nomme vulgairement un Genevois de la vieille roche, fier de nos institutions orgueilleuses des embellissements de notre cité, jaloux de notre renommée à l'étranger ; ce qui flatte surtout mon amour-propre de citoyen, c'est la vertu qui est ici le plus beau fleuron de la couronne du peuple, la charité, vertu qui, de tout temps, et à présent plus que jamais, a régné dans nos murs, à tel point, que je me vois dans la pénible nécessité d'avoir recours à la votre pour pouvoir exercer encore la mienne. Oui, messieurs, je ne dirai pas les collecteurs m'ont tout pris, mais je dirai je leur ai tout donné. Les incendies, les grêles, l'occupation militaire de Schwytz, la détresse des sociétés de musique kakupertienne, sacrée et fédérale, les inondations des petits cantons suisses, nos dix ou douze établissements publics de bienfaisance, les indigents de mon quartier, les écoles des petits enfants, les vitraux et les drapeaux de nos églises, voilà ce qui vient d'anéantir toutes mes ressources, et me force à ne plus ouvrir ma porte maintenant, de crainte d'introduire chez moi un collecteur dont il me serait impossible d'accueillir la demande, et que j'en trouverais trop pénible de renvoyer en lui donnant seulement une mauvaise opinion de ma libéralité. Quelques paires de souliers me restaient encore au fond d'une armoire, et ma femme vient de les envoyer à des malheureux qui ont été inondés par des trombes d'eau, comme nous l'avons été par des collectes. Réduit à cette déplorable situation, je ne puis m'empêcher d'en vouloir un peu à ceux qui ont mis si souvent mes revenus à l'épreuve, qu'ils ont fini par les mettre à néant. Sans doute j'aurais pu refuser mon concours à ces circulaires intéressantes qui me signaient également et le cœur et la bourse, mais l'idée d'être noté comme sourd aux cris plaintifs de la misère épouvantait mon civisme, et j'ai si bien rempli mes devoirs de chrétien à cet égard que j'ai vidé mon escarcelle de petit rentier. Je me trouve sans autre argent que celui qui m'est nécessaire pour ne pas mourir de faim, sans autres vêtements que ceux qui me sont indispensables pour ne pas périr de froid ; tant les demandes sont présentées sous toutes les formes, tant elles m'ont dévalisé de pied en cap, tant l'on a bien voulu solliciter et recevoir les dons de toute espèce d'objets : il n'y a pas jusqu'à quelques plats de choux, que je cultivais dans un petit clos, qu'on n'ait daigné envoyer de ma part à des jardi-niers grêlés à vingt-cinq lieues d'ici. Aussi je ne saurais lire maintenant les papiers publics sans effroi ; tous les incendies qui éclatent à trente lieues de circonférence autour de Genève m'inspirent de l'inquiétude ; il me semble voir une nuée de collecteurs sortir de leurs flammes ; il en est de même des gelées, grêles, trombes, orages, etc., etc. En dépit des assurances mutuelles, toutes ces calamités lointaines retentissent dans nos murs, et viennent sonner à toutes les portes. Nous voici devenus les redresseurs des torts de la

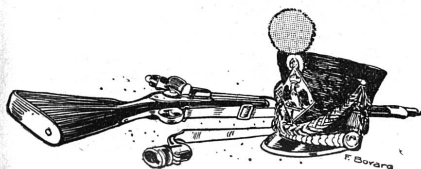
nature, et comme responsables des ouragans dans un vaste rayon de territoire ; la besogne est rude.

Je suis donc détrossé par mon attendrissement, forcé de paraître un fesse-mathieu, comme il y en a beaucoup, aux yeux du premier collecteur, comme il y en a tant ; acculé dans la pénurie par le moyen des circulaires dolentes, contraint à me garantir de la prière des mendiants en mettant du coton dans mes oreilles, comme Ulysse pour éviter les séductions de Circé ; enfin, après avoir contribué à nourrir des Savoyards en 1817, et à rebâtir Monnetier en 1822, me voilà dans la dure nécessité, en 1835, de n'avoir plus un sou à donner aux étrangers, ce qui me fâche, à mes Confédérés, ce qui me désole, ni à mes concitoyens, ce qui me tue. Dans ce terrible contretemps, c'est à vous que je m'adresse, capitalistes et gros banquiers, afin que vous veniez à mon aide et que vous me fassiez un petit fonds qui me mette à même de contribuer aux collectes qui ne peuvent manquer de se présenter encore. Je prends l'engagement solennel de ne rien distraire pour moi de cet argent, et de justifier l'emploi de tout ce que votre générosité voudra bien me confier à distribuer. Veuillez pourtant vous presser un peu, si vous jugez convenable d'obtempérer à mes désirs, car j'ai aperçu la presse lithographique de mon voisin travailler beaucoup, et je crains qu'il n'imprime en ce moment des circulaires spoliatrices et lamentables, pareilles à celles dont l'orage a crevé sur notre cité ces derniers temps.

Remarquez, s'il vous plaît, que, pour ne point nuire aux collectes qui m'ont grêlé, je fais paraître la mienne pendant un moment d'éclaircie, où aucune autre qu'elle (à ma connaissance) ne noircit l'horizon. Remarquez encore que, bien que victime des collectes, je ne me plains que de leur grand nombre, parce que je ne puis plus les accueillir chrétiennement. Remarquez enfin que ce que je crains par-dessus tout c'est la réputation de *ladre*, avec laquelle j'en vois beaucoup, pourtant, qui deviennent gros et gras. Epargnez-moi donc, en vous montrant généreux envers moi seul, le chagrin que j'éprouve de paraître avare aux yeux des myriades de collecteurs qui peuvent se présenter à ma porte d'ici à quelques jours.

Recevez, messieurs, la seule chose que je puisse encore vous offrir, vu que les collecteurs ne la mettent pas dans leur sac, savoir des salutations sincères.

Philanthrope Misasec.



NOTES DE JEAN-MARC BUSSY (Suite.)

« Un après-midi, je vois un soldat qui va plus vite que moi. Il me dit : « N'êtes-vous pas Bussy ? — Oui, avec vous ? — Je suis Corthésy. — Mon sergent ! Je ne vous avais pas reconnu. — C'est que, depuis ma blessure, j'ai beaucoup changé. »

« Et il m'attend. A deux heures et demie du soir, nous entrons dans une grande ville pleine de malheureux comme nous. Peu de soldats en ordre, c'est-à-dire paraissant des soldats. Nous apprenons que c'est Vilna. »

Ils passent la nuit dans une maison du faubourg, sur la paille, en nombreuse compagnie.

« Une fois sur cette paille, je ne peux plus bouger. Je dis à Corthésy : « Je n'ai pas envie d'aller plus loin. Je ne peux plus marcher. J'aime mieux être pris avec beaucoup de monde que seul sur la route ! »

— Nous verrons ça demain, me répond-il. »

Et le sergent, qui porte le bras en écharpe depuis Borissow, où il a reçu une balle, fait de la soupe à la farine, achète pour quinze sous d'eau-de-vie chez un juif et s'efforce de ranimer le voltigeur. Les deux hommes veulent dormir, mais dévorés par la vermine, ils n'y peuvent parvenir.

Au matin, Bussy n'a pas plus de courage que la veille. Son pied gelé, ses souliers trop étroits, la fatigue, tout l'engage à rester à Vilna.

« A quoi bon, dit-il à son compagnon, me mettre en route pour rester sur le chemin. Je ne peux pas vous suivre et nous ne serions pas longtemps ensemble. »

— J'aimerais mieux vous porter avec mon bras blessé que de vous abandonner, répond Corthésy.

« Il m'empoigne par ma capote et me fait lever. Il faut partir. C'est le 10 décembre, à quatre heures du matin, que nous quittons Vilna. »

« Je suis faible, le pied me fait mal, je peux à peine marcher... Nous parlons de nos malheurs ; nous nous racontons des choses d'Espagne, où nous avons fait la guerre ensemble. »

« Au bout de deux heures, nous arrivons dans un encombrement de canons, de caissons, de chars d'équipages arrêtés pêle-mêle au pied d'une colline... »

(C'était au défilé de Ponari, qui avait arrêté les énormes fourgons chargés des équipages de l'empereur, beaucoup d'artillerie, et une quantité de caissons, de chars de bagages venant de Vilna.)

Cette colline de Ponari, couverte de glace, était devenue un obstacle insurmontable contre lequel tous les efforts se brisèrent. Ce fut un désastre.¹ Quand les conducteurs et les soldats d'escorte virent la colonne des fuyards les dépasser, quand ils virent la montagne toute couverte de charriots et de canons brisés et culbutés, d'hommes et de chevaux opérant les uns sur les autres, alors ils ne songèrent plus à rien sauver, mais à prévenir l'avidité de leurs ennemis en se pillant eux-mêmes.

« Un caisson du trésor qui s'ouvrit fut comme un signal : chacun se précipita sur ces voitures ; on les brisa ; on en arracha les objets les plus précieux. Les soldats de l'arrière-garde, qui passaient devant ce désordre, jetèrent leurs armes pour se charger de butin. Ils s'y acharnèrent si furieusement qu'ils n'entendirent plus le sifflement des balles et les hurlements des cosaques... On vit des Russes et des Français, oubliant la guerre, piller ensemble le même caisson. Dix millions d'or et d'argent disparurent... »

Notre voltigeur demeura seul, et erra longtemps parmi ce désordre. Il aperçoit un caisson de munitions. Comme il n'a plus de cartouches, il en ramasse trois paquets qu'il met dans sa giberne.

« Puis j'ai continué mon chemin, dit-il, sachant bien que je ne trouverais ni chemise, ni souliers... Devant moi, je vois deux cavaliers arrêtés au bord de la route. Je les prends d'abord pour des Russes, avec leurs chapeaux gansés. J'avance tout de même. Arrivé devant eux, je reconnais Messieurs Thomasset et de Graffenried. »

- Bonjours, mes colonels !
- Qui es-tu ?
- Bussy, des voltigeurs.

« Ils me disent qu'ils ne m'auraient jamais reconnu. Et pourtant, ils m'avaient bien connu tous les deux, tant en Espagne qu'en Russie. Mais dans mon accoutrement et avec ma figure !... »

« De Graffenried me demanda si j'avais vu leurs domestiques avec leurs équipages. Je lui dis que non. Il m'encourage beaucoup, et moi aussi, je les encourage, car ils en ont plus besoin que moi. Je leur dis que ce n'était pas la volonté qui me manquait, mais la force de marcher. On se dit adieu. Je ne sais pas comment ils se seront tirés d'affaire...² Tout cela me fait réfléchir. Je me dis qu'il faut que je fasse mon possible pour »

¹ Comte de Segur.

² D'après de Schaller, le commandant de Graffenried, blessé de plusieurs coups de lance, fut obligé de se rendre à discrétion, et mourut le 6 décembre. Le colonel Frédéric Thomasset, qu'il ne faut pas confondre avec son frère Victor, décédé à l'hôpital militaire de la Charité, à Vilna, le 23 novembre, d'une fièvre putride maligne, mourut également dans la retraite, sans qu'on puisse préciser ni le jour, ni le lieu. On sait qu'à cette époque, il ne faisait plus partie des régiments suisses, mais qu'il était chef d'Etat-major de la division de cavalerie légère du 9e corps. Cette mention de Bussy est la dernière que l'on possède sur ce brave officier. Elle est précieuse.

F. B.

ne plus retomber dans le découragement comme hier et ce matin.

« Des compagnons de route m'apprennent que les Russes sont à Vilna, que beaucoup de soldats ont pris de l'argent tant qu'ils ont voulu au défilé de Ponari. »

« A deux heures, je me trouve à côté de mon sergent-major Giroud. Ce n'est qu'en parlant que nous nous sommes reconnus. Il me dit qu'il était malade, qu'il n'en pouvait plus. Je l'encourage, je lui dis comment j'ai été moi-même. »

« Le soir, nous nous approchons d'une petite maison, non loin de la route. Nous ne pouvons entrer d'abord, car elle est pleine comme un œuf. Deux fours sont allumés. Il nous faut regarder le feu du dehors, par la porte. Mon sergent-major s'impatiente et veut forcer l'entrée. Je dois le calmer, car il allait recevoir des coups. Enfin je peux le pousser dedans, dans un coin ; je reste à la porte. »

« Un peu plus tard arrive un Français avec un mouton sur l'épaule. Il crie : « Qui veut tuer ce mouton, pour en avoir un morceau ? » Personne ne bouge. Tous dorment, accablés de fatigue. L'autre se fâche. Alors, je m'avance. Je pose mon sac dans un coin, j'empoigne la bête, et je la saigne avec mon mauvais couteau de poche et je la dépèce, non sans peine. Personne ne m'aide, pas même le Français, qui tombe et s'endort parmi les autres... »

« Je découpe mes gigots. Je m'avance comme je peux à travers les dormeurs, j'arrive au plus petit des fours, j'écarte la braise, je place deux bûches et mes quartiers de mouton dessus, pour les cuire. Je mets le reste de la viande avec de l'eau dans deux marmites de campagne que j'avais aperçues à l'entrée. Je place les deux marmites dans le second four, après avoir traversé la chambre dans son milieu, dans cette confusion de corps, de têtes, de bras et de jambes. »

« Tandis que le souper mijote, je m'appuie contre le mur pour me reposer, n'ayant pas de place pour me coucher, ni même pour m'asseoir. Mon rôti cuit à point, je l'emporte dans les pans de ma capote jusqu'au dehors, où il est bientôt refroidi. Je le mets dans mon sac. Puis je vais retirer une marmite du four et me régale de « poitrine » de mouton. Je veux ensuite réveiller le sergent-major ; mais ni coups de poing, ni coups de pied ne peuvent le tirer de son sommeil. Je dois le laisser dormir. »

(A suivre.)

A. Roulier.

L'esprit de la police. — Vous voulez entrer dans la police et vous êtes borgne ?... — Justement, je ne dors jamais que d'un œil.

Pour la rédaction : J. MONNET
J. Bron, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

CAISSE POPULAIRE D'ÉPARGNE et de CRÉDIT

Lausanne, rue Centrale 4

CAISSE D'ÉPARGNE 4 1/2 %

Dépôt en comptes-courants et à terme de 3 % à 5 %

Toutes opérations de banque

VERMOUTH CINZANO

Un Vermouth, c'est quelconque, un Cinzano c'est bien plus sûr.

P. POUILLON, agent général, LAUSANNE

Demandez un

Centherbes Crespi

l'apéritif par excellence.

TIMBRES POSTES POUR COLLECTIONS



Choix immense
Achat d'anciens suisses 1850-54
Envoi prix-courants gratuits

Ed. ESTOPPEY

Grand-Chêne, 1 Lausanne